

# La cloison étanche

**Frank R. Stockton**



**Gloubik Éditions**  
**2022**

La nouvelle suivante est la traduction par A. de Viguerie de *The Remarkable Wreck of the "Thomas Hyke"* (1884) parue initialement dans *The Christmas Wreck and Other Stories*.

Cette version française a été publiée dans le numéro de décembre 1891 de la *Revue Britannique*.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre.

Il était une heure et demie à l'horloge, dans le bureau d'enregistrement des sinistres. Le bureau était désert pour le moment, car c'était mercredi, et le préposé à l'enregistrement avait l'habitude de s'en aller de bonne heure dans l'après-midi de ce jour-là. C'était une condition posée par lui lorsqu'il avait pris possession de l'emploi ; il voulait bien servir ses concitoyens, mais sans négliger pour cela ses propres intérêts, surtout dans l'agréable saison de l'été. Il est vrai qu'il ne se gênait pas pour s'absenter aussi, quand la fantaisie lui en prenait, quelque autre jour de la semaine.

Toutefois, si la salle consacrée au service de l'enregistrement était vide, les autres salles n'étaient pas dans la même condition, notamment une pièce contiguë et communiquant avec la première par une porte actuellement fermée. C'était le bureau de l'employé spécialement chargé des naufrages et, pour le moment, occupé par cinq personnes. L'une de ces personnes était l'employé des naufrages lui-même, un homme de trente-cinq à quarante ans, paraissant fort imbu de sa propre importance. Venait ensuite le secrétaire particulier de « l'enregistreur », qui fermait toujours la porte du bureau de son patron lorsque ce fonctionnaire s'absentait, et venait passer son temps chez son ami,

l'employé des naufrages. Les trois autres étaient des visiteurs.

Le titulaire du bureau avait dépouillé son habit de cérémonie, pour endosser un vêtement de toile légèrement taché d'encre, après quoi il produisit une boîte de cigares qu'il présenta aux personnes présentes. Cela fait, il s'assit, le dos tourné à son bureau, chacune de ses jambes étendue sur une chaise, avec ce suprême sans-gêne dont les Américains sont coutumiers.

À peine la compagnie avait-elle échangé quelques mots, qu'un bruit de pas retentit dans le bureau de l'enregistrement. Le secrétaire du chef s'élança aussitôt dans la pièce déserte pour recevoir le survenant. Il reparut au bout de quelques minutes.

— Toujours la même chose, dit-il, Un homme venant faire un rapport sur un naufrage. Je lui ai dit qu'il ne fallait jamais venir le mercredi dans l'après-midi.

Là-dessus, la conversation s'engagea sur le compte de l'absent, puis dévia sur le grave sujet qui était plus que tout autre à l'ordre du jour sur les lieux dont il s'agit ; c'est-à-dire sur les naufrages.

— C'est un métier pénible que le vôtre, dit l'un des visiteurs ; je vous plains d'être condamné à subir les lugubres récits des

dramas maritimes dont on vient constamment vous régaler. Vous devez en souffrir.

— Moi, répliqua le bureaucrate, je n'en souffre nullement ; je suis blasé là-dessus. Je n'ai jamais été à la mer, mais je sais par cœur l'histoire des naufrages ; tous les sinistres maritimes sont classifiés dans mon cerveau. Lorsqu'un homme vient ici me faire sa déclaration, en quatre questions que je lui adresse, je suis fixé, je suis mieux éclairé que je ne pourrais l'être par un rapport de cinquante pages.

— Vous croyez donc, demanda l'un des fumeurs, en secouant les cendres de son cigare, ne plus avoir rien à apprendre en fait de naufrages ?

— J'ai cette prétention, et je la crois fondée.

— Eh bien, moi qui vous parle, je pourrais vous en conter un où je me suis trouvé, et qui vous surprendrait beaucoup, car je ne crois pas qu'il rentre dans votre classification. Voulez-vous l'entendre ?

— Allez-y, dit le bureaucrate, je serais curieux de le connaître.

L'interlocuteur prit la parole en ces termes :

— C'était il y a deux ans, le premier du

mois où nous sommes, que je m'embarquai pour l'Amérique du Sud sur le Thomas Hyke...

L'employé des naufrages se retourna et ouvrit un grand livre à la lettre T.

— Ce naufrage, dit-il, n'est point consigné ici.

— Je suis sûr que vous ne l'y trouverez pas. Il aura été peut-être enregistré à Anster, fit observer le personnage.

— Peut-être, je n'ai jamais été à Anster, répliqua l'employé, en reprenant sa posture primitive, et je ne connais pas leurs bureaux.

— Le Thomas Hyke, poursuivit le narrateur, était un petit navire en fer de six cents tonneaux, allant de Ulford à Valparaiso, avec une cargaison qui consistait principalement en saumons de fonte. Il était tout neuf, construit avec des compartiments étanches, ce qui est assez rare pour un vaisseau de son espèce. Je ne suis pas marin et n'entends rien en constructions navales ; j'étais simplement passager, avec un ami nommé William Anderson et son fils, garçon d'une quinzaine d'années. Nous allions à Valparaiso pour affaires. Je ne me rappelle plus depuis combien de temps nous naviguions; je sais seulement que quelque part, je ne sais où non plus, sur la côte de l'Amérique du Sud, par une nuit

noire et un brouillard épais, et pendant que je dormais d'un profond sommeil, nous donnâmes en plein contre un navire dont j'ignore la direction. Comment cela put-il se faire quand il y avait de chaque côté assez d'espace pour les navires du monde entier ? Je n'ai jamais pu m'en rendre compte, mais cela fut ainsi. Quand je montai sur le pont, ce vaisseau avait disparu, et nous ne le vîmes jamais. Sombra-t-il ou continua-t-il à tenir la mer ? Je l'ignore également. Nous nous aperçûmes bientôt que le Thomas Hyke avait son avant fort endommagé et qu'il plongeait la tête dans l'eau, comme un chien mourant de soif. Le capitaine fit fermer hermétiquement la cloison étanche antérieure, et jouer les pompes. Efforts inutiles; l'avant se remplissait d'eau et le Thomas Hyke buvait un fort coup. Le pont formait une pente, comme le versant d'une colline, et l'hélice était suspendue en l'air; inutile de dire qu'elle ne fonctionnait plus. Le capitaine fit couper les mâts, ce qui fut encore sans effet. La mer, qui était très houleuse, envahissait la pente du pont, comme la marée envahit la côte en temps de flux. Le capitaine donna l'ordre de fermer et de graisser tous les panneaux d'écouille, pour empêcher l'eau d'entrer, de sorte que personne ne pouvait plus sortir que par la porte de la cabine, qui était fort loin en arrière. Ce système de boucher

toutes les ouvertures donnant sur le pont était une affaire dangereuse, car le pont inclinait vers l'eau par une pente rapide, et si quelqu'un eût glissé, il s'en fût allé tout droit dans l'Océan, sans qu'aucun obstacle pût l'arrêter. Les hommes se mirent à l'ouvrage avec une persistance admirable pour réparer autant que possible tous les désastres ; mais leurs efforts ne purent pas grand'chose. Le tuyau de la fumée avait été brisé par la chute d'un mât, et les vagues envahissaient le vide qui en était résulté. Le capitaine fit boucher ce trou béant avec de vieilles voiles liées de façon à former une masse compacte.

« C'était un terrifiant spectacle que ce navire plongeant dans l'eau par son avant, et sa poupe dressée en l'air. N'eussent été ses compartiments à l'épreuve de l'eau, qui étaient restés intacts, il eût entièrement sombré.

« Dans l'après-midi qui suivit la collision, le vent qui, jusqu'alors, avait soufflé avec violence, s'apaisa, et la mer devint assez calme. Le capitaine ne doutait point que nous pussions nous maintenir à flot jusqu'à ce que quelque autre navire vînt à notre secours. Notre pavillon flottait à la poupe, sans dessus dessous. Il était certain que si un passant apercevait un vaisseau dans une position comme celle du Thomas Hyke, il vou-

drait savoir ce qui en était, quand même nous n'eussions pas eu de pavillon de détresse. Nous prîmes donc notre parti de l'événement, et tâchâmes de nous maintenir comme nous pûmes sur cette terrible pente.

« Mais voilà que, la nuit suivante, nous entendons dans la cale un bruit effroyable, et l'obliquité devient pire. Le capitaine, les bras en l'air, nous apprit alors que la cargaison de fer changeait de place et glissait vers l'avant, de sorte qu'avant peu toutes les cloisons étanches seraient brisées, ce qui nous ferait couler net comme un coup de canon.

« Dans ces conjonctures, les bateaux de sauvetage devenaient notre seule ressource ; nous n'avions pas un instant à perdre. Rien n'était plus facile, nous dit le commandant, que de lancer les bateaux. C'est ce qu'on se mit en devoir de faire, en les laissant glisser le long du tillac ; puis on les fixa avec des cordes jusqu'à ce que tout fût prêt pour le départ. On mit à flot trois embarcations, qui furent garnies de toute sorte de provisions, et chacun s'embarqua.

« Cependant trois personnages refusèrent de partager le sort commun. Ce furent William Anderson, son fils Sam et moi. Nous n'avions nulle envie de nous confier aux hasards de l'Océan, surtout en pleine nuit ; cela nous semblait trop aventureux.

Ces bateaux étaient les plus grands qu'il y eût, mais nous les trouvions encore trop petits pour tant de monde. Le navire, si mauvais que fût sa condition, nous paraissait encore un abri plus sûr ; il était toujours temps d'attendre le jour. D'ailleurs, tout portait à croire que la cargaison avait terminé son démenagement, car on n'entendait plus de remue-ménage dans la cale. Finalement, nous déclarâmes que nous préférions rester sur le navire. Le capitaine essaya vainement de nous persuader.

« — Que diable, lui dîmes-nous, si nous aimons mieux nous noyer ici seuls, c'est notre affaire.

« — À votre aise, cela vous regarde. Du reste, ajouta-t-il, si vous veniez à changer d'avis, il reste encore une petite chaloupe ; je vous conseille de la préparer en tout cas.

« Là-dessus, il s'embarqua avec tout le reste de l'équipage, et la petite flottille s'éloigna vivement, pour éviter d'être prise dans le tourbillon qui devait se produire quand le Thomas Hyke achèverait de sombrer.

« Nous restâmes donc tous trois à bord du navire. Seulement, par mesure de prudence, nous suivîmes le conseil du capitaine et nous préparâmes la chaloupe, comme nous l'avions vu faire pour les grands bateaux ; nous y plaçâmes quelques provisions,

en ayant soin de nous attacher avec des cordes pendant toute cette opération. Cela fait, nous nous réfugiâmes dans la cabine pour y attendre le jour.

« Il faut avouer que c'était une drôle de cabine, dont le parquet était incliné comme un toit. Nous nous blottîmes tant bien que mal dans les coins, bien heureux encore d'être là. La lampe brûlait, suspendue, quoique dans une position peu normale ; bref, nous nous estimâmes bien mieux partagés que les pauvres diables qui naviguaient à cette heure dans les trois bateaux.

« Hélas ! avec le jour, le tintamarre du dessous recommença, et l'avant du Thomas Hyke s'enfonça de plus en plus, ce qui acheva de renverser l'équilibre. Il en résulta que la cloison de la cabine était maintenant sous nos pieds, et que la lampe frôlait le plafond auquel elle avait été perpendiculairement suspendue avant la catastrophe. La place n'était plus tenable, il était temps de déguerpir. Comment nous sortîmes de là, je ne puis vous le dire ; ce fut par des tours de force de gymnastique.

« Arrivés, en grim pant, à la porte de la cabine, nous vîmes que la partie encore visible du pont surplombait sur l'eau comme une muraille, à l'instar des maisons de Venise. Notre chaloupe était là, à vingt pieds

au-dessous de nous, qui nous attendait paisiblement, attachée qu'elle était par un long câble. Nous la rapprochâmes autant que possible, puis, après avoir attaché Sam avec une corde, nous le descendîmes vers ladite embarcation. Il l'atteignit après avoir quelque peu gigoté des jambes. Lorsqu'il y fut installé, il prit les rames et manœuvra pour nous permettre de le rejoindre. Lorsque nous fûmes tous trois embarqués, nous coupâmes l'amarre et nous nous éloignâmes vigoureusement, pour ne nous arrêter que quand nous nous crûmes à bonne distance du vaisseau échoué.

« Vous n'avez jamais vu de votre vie rien de pareil au Thomas Hyke, tel qu'il s'offrait à la vue. Les deux tiers de sa coque plongeaient dans l'eau. Il ressemblait à un cheval qui rue, avec sa poupe en l'air, son gouvernail menaçant le ciel et son hélice regardant les astres, comme la roue supérieure de ces moulins à vent dont on se sert à la campagne pour pomper l'eau. La cargaison s'était tellement déplacée vers l'avant que le navire avait pris une position encore plus verticale ; s'il n'avait pas entièrement sombré, c'est que l'air renfermé dans les compartiments étanches empêchait l'eau d'y pénétrer. Au sommet de cette grande épave flottait le pavillon de détresse, cloué à un pieu qu'on avait planté sur la poupe.

« Il était grand jour, et nous n'apercevions nulle part les trois bateaux partis avant nous. Nous supposâmes que, dans leur hâte de s'éloigner, ils avaient pu aller trop loin à cause de la nuit. Quant à nous, monsieur, nous restâmes là toute la journée, sans perdre de vue le Thomas Hyke, qui ne s'enfonçait pas d'un pouce. La place manquait pour ramer dans cette chaloupe qui était fort étroite. Nous pensions d'ailleurs que les navires de passage remarqueraient bien plutôt cette poupe s'élevant dans les airs qu'une petite embarcation comme la nôtre. Nous consommâmes nos petites provisions, et, la nuit, deux de nous dormirent à tour de rôle pendant que le troisième veillait. Au matin, le Thomas Hyke était toujours dans le même état. Il y eut sur l'Océan une forte houle que le navire supporta bien, et qui n'aggrava pas sa position. La nuit suivante se passa encore sans accident ; mais, le jour paru, nous dûmes constater que nous étions allés à la dérive assez loin du Thomas Hyke. Celui-ci flottait toujours comme la veille, semblable à une grosse bouée échouée sur un banc de sable. Les bateaux continuaient à rester invisibles, nous finîmes par ne plus y penser. L'heure du déjeuner ne fut pas joyeuse, il ne nous restait qu'un morceau de bœuf bouilli. Nous fûmes longtemps silencieux après le repas ; puis, tout à coup, William Anderson

dit :

« — J'estime que nous sommes trois fous de grelotter ici la nuit et de mourir de faim pendant le jour, quand nous avons là, dans le navire, amplement de quoi manger et nous tenir chaud. Voilà deux jours et deux nuits qu'il flotte. Ça peut encore durer longtemps ; m'est avis que nous ferions mieux de retourner à bord que de nous morfondre ici.

« — Vous avez raison, répliquai-je, car j'étais fatigué d'une inaction qui n'avait rien d'agréable.

« Le jeune Sam ne fit aucune opposition. En conséquence, nous voilà ramant dans la direction du navire, et nous arrêtant tout contre le tillac, qui, comme je l'ai dit, surplombait comme un mur au-dessus de l'eau. La porte de la cabine, seule ouverture par laquelle il fut possible de pénétrer, était à vingt pieds au-dessus de nous ; mais les cordes à l'aide desquelles nous avions opéré notre descente étaient là encore pendantes. Sam, qui était jeune et fort agile, grimpa par l'une de ces cordes. Quand il fut en haut, c'est-à-dire à la porte, il tira la corde à lui et y fit des nœuds, puis il nous la jeta, ce qui nous permit, à William Anderson et à moi, de monter à notre tour. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous accommoder dans la cabine, qui était, comme on pense, sens des-

sus dessous, le parquet étant perpendiculaire comme un mur. Tout à côté, se trouvait une petite chambre qui servait de garde-manger à l'économe ; là, nous trouvâmes une foule de comestibles dans le plus étrange des fouillis. Boîtes de conserves et de biscuits, bouteilles recouvertes d'osier et cent autres objets dansaient entre eux une sarabande qui faisait mourir de rire. Nous y puisâmes largement comme on peut penser. Puis nous fîmes grimper Sam dans les chambres d'apparat, qui étaient au nombre de quatre de chaque côté de la cabine, avec mission d'en rapporter des couvertures pour nous couvrir, et des draps de lit pour tenturer la chaloupe, dans le cas où nous serions contraints d'y retourner, car les jours sont aussi chauds que les nuits froides dans ces parages. L'opération suivante fut de grimper dans nos chambres et d'y prendre les effets personnels que nous désirions sauver.

« À ce moment, Sam, qui nous attendait dans la cabine, nous appelle en criant qu'il pleut. Ma première pensée fut de lui dire de fermer la porte pour empêcher la pluie d'entrer; mais en songeant à l'état des choses, je trouvai ma propre ineptie ridicule. Il y avait une espèce de petit habitacle au-dessus de l'entrée de la cabine, et, dans la position où était le navire, ce tambour arrêtait la pluie. Pendant les cataractes du ciel semblaient

déchaînées ; c'était comme de la grêle qui battait la pauvre poupe, exposée qu'elle était à toutes les intempéries. Il pleuvait, en un mot, comme il pleut sous les tropiques.

« — C'est un bonheur d'être ici, dit William Anderson. Que serions-nous devenus dans cette maudite chaloupe !

« Je partageais son sentiment. Il n'y avait pas autre chose à faire que de laisser pleuvoir et d'attendre avec patience la fin du mauvais temps qui dura quatre heures. Quand la pluie eut cessé, et que nous nous hasardâmes à mettre le nez dehors, nous vîmes notre chaloupe presque remplie d'eau et descendue si bas qu'un seul d'entre nous, s'il s'y fût trouvé, eût été infailliblement noyé.

« — Voilà un joli réservoir pour le poisson, s'écria William.

« Le brave homme parlait avec une conviction qui prouvait combien il regrettait peu ce séjour où il avait passé quarante-huit heures. Force nous était donc de rester là et de nous y mettre à notre aise autant que possible. C'est ce que nous fîmes en prenant dans les belles chambres des matelas et des oreillers. La nuit venue, nous allumâmes la lampe, que nous avions remplie d'huile à manger, faute d'autre, et que nous suspendîmes à la rampe de l'escalier. Nous pas-

sâmes une bonne nuit, qui ne fut troublée que par les exclamations de William Anderson, lequel, chaque fois qu'il se retournait sur sa couche, élevait la voix pour se féliciter de n'être plus dans la chaloupe. Le lendemain, nous fîmes un bon déjeuner ; nous eûmes même du thé, ayant garni la lampe destinée à la confection de ce liquide avec de l'eau-de-vie en place d'alcool.

« Cependant Anderson et moi nous désirions pénétrer dans la chambre du capitaine, qui était près de la poupe, c'est-à-dire très haute pour le moment, pour voir s'il n'y avait pas quelque chose à sauver, lorsque nous serions recueillis par un vaisseau de passage ; mais nous ne pouvions grimper comme le jeune Sam, par conséquent pas moyen d'arriver jusque-là. Sam nous dit qu'il était sûr d'avoir vu anciennement une échelle dans la pièce voisine. Je ne décrirai pas comment il fit pour y arriver ; ce serait trop long et trop difficile à expliquer. Le fait est qu'en grim pant et escaladant comme un singe, il pénétra dans le compartiment dont il s'agit, où régnait une clarté relative, bien que la partie inférieure fût au-dessous de la ligne de l'eau. Sam trouva réellement une échelle, terminée par des crampons de fer ; mais tandis qu'il essayait de nous la faire tenir — opération très difficile vu l'état des lieux — l'extrémité garnie de crampons tomba sur le verre qui

fermait l'un des sabords. Malgré son épaisseur, le verre fut brisé par la violence du choc. Par malheur, ce hublot, étant au-dessous de l'eau, la laissa pénétrer avec abondance. Nous nous hâtâmes de faire passer des couvertures à Sam pour boucher l'ouverture; mais ce fut inutile, car il ne put atteindre le lieu de l'accident; nous le fîmes rentrer tout de suite, de peur qu'il fût noyé sur place. En regardant par la porte de la cabine, nous vîmes que, par suite de cette voie d'eau, le compartiment qu'elle atteignait allait être rempli. William Anderson dit alors :

« — Le navire s'enfoncera de plus en plus à mesure que l'eau y pénétrera ; l'eau montera bientôt par l'extérieur jusqu'à l'entrée de la cabine. Il importe donc de fermer cette entrée aussi hermétiquement que possible.

« C'est ce que nous fîmes par tous les moyens en notre pouvoir, en bouchant les interstices avec des morceaux de draps de lit que nous coupâmes à l'aide de nos couteaux de poche. Bientôt nous acquîmes la triste conviction que nous étions descendus au-dessous de la surface de l'Océan.

« — C'est un bonheur, dit Anderson, que l'eau ne puisse arriver jusqu'à nous.

« Mon ami avait l'esprit tourné au bien et envisageait toujours les choses du bon côté !

Quant à moi, j'étais moins rassuré que lui. En regardant du côté de la poupe, je vis l'eau au lieu du ciel. La clarté diminuait à mesure que nous tombions plus bas. Cependant, nous y voyions encore, car c'est étonnant comme l'eau laisse pénétrer la lumière. Au bout d'un moment, nous pûmes nous assurer que la clarté ne diminuait pas. Anderson s'applaudissait de ce que nous n'étions qu'à trente ou quarante pieds sous l'eau. Je lui fis observer que trente pieds d'eau suffisaient pour nous noyer aussi bien que mille.

« — Nous noyer ? fit William ; nous ne risquons rien puisque l'eau ne peut pénétrer jusqu'ici.

« — Ni l'air non plus, répliquai-je, et l'on peut se noyer tout aussi bien faute d'air.

« — Ce serait drôle, reprit William, de se noyer dans l'Océan en demeurant aussi secs que l'amadou. Mais je crois que nous ne courons aucun danger de ce côté. Nous avons assez d'air pour vivre longtemps. La poupe, dont nous sommes rapprochés, est le compartiment le plus vaste du navire, et il contient de l'air en quantité. Oui, cette portion de la cale ne renferme que des machines à coudre. Je les ai vu emmagasiner ; le fer est à l'avant. Or, il n'y a pas de cargaison plus favorable pour l'air que les machines à coudre. Quelle chance qu'il n'y ait pas à la

place des balles de coton ou du blé empilé ! C'est ça, par exemple, qui nous aurait intercepté l'air !

« Cependant, si bien bouchée qu'elle fût, l'eau filtrait à travers la porte de la cabine. En conséquence, nous nous mimes à nous calfeutrer de plus belle dans notre refuge. En dépit de l'optimisme de mon compagnon, notre situation était fort critique. Je recommandai mentalement mon âme à Dieu.

« Monsieur l'employé, vous nous disiez, je crois, tout à l'heure que, lorsqu'on venait vous raconter une histoire de naufrage, vous étiez capable de la terminer, à quelque point que le narrateur s'arrêtât.

— Monsieur, répondit le fonctionnaire un peu interloqué, je n'ai pas la prétention d'achever celle-ci ; poursuivez, monsieur, poursuivez.

— Je poursuis donc. Après nous être bien calfeutrés, nous nous mimes en devoir de souper, car notre rude besogne nous avait fait oublier de dîner, de sorte que nous mourions de faim. Nous ne nous donnâmes pas le luxe du thé, et nous n'allumâmes pas la lampe pour ne point raréfier l'air ; nous fîmes néanmoins un meilleur repas que ne pouvaient l'espérer trois êtres tombés au-dessous du niveau de la mer.

» — Ce qui me chiffonne le plus, dit Anderson, c'est qu'étant à quarante pieds sous l'eau, notre pavillon de détresse ne pourra être aperçu par aucun navire.

« Cette considération ne l'empêcha pourtant pas de s'en dormir profondément. Le lendemain, l'air était devenu très désagréable dans la cabine. William assura que le meilleur parti à prendre était de grimper dans la chambre de la poupe où l'air était plus pur.

« — Nous descendrons ici pour nos repas, dit-il, et puis nous remonterons, pour nous trouver plus à notre aise.

« — Et que ferons-nous, lorsque l'air d'ici sera devenu absolument insupportable ? demandai-je à mon camarade, qui semblait résolu à passer l'été dans cet endroit.

« — Eh bien ! répliqua-t-il, nous percevrons des trous pour renouveler la provision respirable.

« En effet, le lendemain, la position n'étant plus tenable, nous perçâmes des trous à l'aide d'une tarière que nous avions découverte ; nous en prîmes chacun un, et je vous assure que ce fut un vrai soulagement que de respirer l'atmosphère qui venait de la cale.

« — Cela n'est-il pas charmant ? dit

William Anderson. Quel bonheur qu'il n'y ait pas de la morue ou du savon dans cette cale ! Les machines à coudre sont bien préférables.

« Il insista ensuite pour faire trois tampons que nous introduisîmes dans les trous, afin de ménager l'air respirable. De temps à autre, nous enlevions les tampons pour coller notre bouche contre les trous, et aspirer un peu d'air, car l'exercice de monter dans la cale et d'en redescendre était fort pénible. William semblait s'accommoder de cette situation, disant que nous avions des biscuits, des conserves de viande, et une foule d'autres choses à manger, sans compter l'eau fraîche, le vin et l'eau-de-vie, ce qui devait nous suffire.

« — À quoi nous sert tout cela, objectai-je, si nous sommes condamnés à être asphyxiés.

« Ce que je désirais avant tout, c'était de sortir de cette horrible boîte. L'idée d'être ainsi enfermé sous l'eau était plus que je n'en pouvais supporter. Je préférais courir la chance de gagner la surface, de m'accrocher à quelque débris flottant du navire, et de nager à l'aventure, au risque de me noyer, ce qui me semblait, hélas ! fort probable.

« — Bah ! disait Anderson, contentons-nous des aises qui nous restent, et attendons

les événements.

« Il n'y avait pas moyen de l'alarmer ; sa quiétude, bien que relative, il est vrai, était imperturbable. Sam était monté dans la chambre d'apparat et regardait à travers les verres des hublots. Je me hissai jusque-là pour le rejoindre. On y voyait assez clair au milieu de l'eau, et nous apercevions de temps à autre des poissons, marsouins et autres, qui venaient jeter un regard curieux sur ce navire submergé. Sam fut quelque peu effrayé de voir un espadon qui sembla Un instant vouloir briser la fenêtre avec son arme naturelle.

« Cette nuit-là, il y eut dans la mer un grand mouvement qui nous fit présager quelque chose de nouveau, et le lendemain vers midi, nous sentîmes une affreuse secousse. Je crus notre dernier moment arrivé ; je crus que nous avions touché le fond. Mais William dit que cela ne pouvait être, vu qu'il faisait aussi clair que jamais dans la cabine, tandis que si nous avions été au fond de l'eau, l'obscurité eût été sans doute complète. Bientôt, au contraire, la clarté augmenta ; le bruit, qui avait recommencé, cessa complètement. Il sembla que nous remon-

« Tout à coup, Sam s'écria : Le ciel !

« En effet, le ciel bleu se montrait, le

plein jour apparaissait à travers les fenêtres. Alors le navire se redressa, de façon à revenir à peu près dans sa position naturelle. Par suite nous nous trouvions sur le plancher de la cabine, au lieu d'avoir les pieds comme devant, sur la cloison latérale. À la faveur des trous percés dans la cloison qui nous séparait de l'arrière de la cale, nous espérions avoir de l'air respirable pour quelque temps. Mais ce fut bien autre chose lorsque nous pûmes respirer au grand air et à pleins poumons. Et le soleil, quel ravissement de le voir briller au zénith ! William Anderson ne fit qu'un bond jusqu'aux chambres d'apparat, dont il ouvrit les fenêtres, et se mit à contempler l'espace avec délices.

« — Le navire est presque hors de l'eau, cria-t-il, et nous pouvons ouvrir la porte de la cabine.

« Nous ne perdîmes pas de temps à l'ouvrir, puis nous nous mîmes tous trois à monter cet escalier qui s'était redressé, et que nous avions naguère escaladé à l'envers. Le Thomas Hyke, en effet, était dans une meilleure position qu'au moment où le capitaine l'avait quitté.

« — Vous comprenez, sans doute, ce qui est advenu, s'exclama William, après un moment d'inspection muette. Ce mouvement de la nuit dernière a déplacé la cargaison ; les

saumons de fer ont défoncé une des parois de la cale, et lorsqu'ils ont coulé à pic, le navire allégé est remonté sur l'eau et a repris son aplomb. Bref, nous voilà revenus à notre posture naturelle. Je vous avais bien dit que tout finirait bien !

« Mais à quoi bon prolonger ce récit ? Le lendemain, nous fûmes recueillis par un navire chargé de sucre, qui nous transporta sains et saufs à Ulford. Nous y retrouvâmes notre capitaine et l'équipage, qu'un steamer avait ramassés en pleine mer, où ils erraient à l'aventure dans leurs bateaux, depuis trois ou quatre jours. Le navire sauveteur qui nous ramena était parti à notre recherche ; mais comme nous étions sous l'eau, il n'avait pas pu nous apercevoir plus tôt.

« Et maintenant, monsieur l'employé des naufrages, pourriez-vous nous dire dans quelle classe vous rangez le sinistre dont il s'agit? »

— Messieurs, répliqua le bureaucrate en se levant de son siège, il est quatre heures ; c'est l'heure où se ferment les bureaux.